

Son vieil ami A. S. Souvorine!

Robert Lévesque

Numéro 318, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2017). Son vieil ami A. S. Souvorine! *Liberté*, (318), 72–74.

Tous droits réservés © Robert Lévesque, 2017

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Son vieil ami A. S. Souvorine !

ROBERT LÉVESQUE

« Un vieil ami de Tchekhov », écrit le biographe Ernest J. Simmons à propos de cet Alexeï Sergueïevitch qui était comme Anton Pavlovitch petit-fils de serf. Il avait d'abord été un maître d'école enseignant la géographie dans un village perdu (quel beau sujet de nouvelle) avant de devenir à 40 ans et à la force de ses poignets un puissant patron de presse, un *Citizen Kane* russe dirigeant le plus lu des quotidiens de Saint-Petersbourg, possédant une maison d'édition, une chaîne de librairies et le monopole de la vente de livres, revues et journaux dans les kiosques des gares.

« Un superbe magnat de la presse », écrit benoîtement Henri Troyat dans sa biographie expédiée du cher Anton Pavlovitch Tchekhov. Un bel enfant de chienne, vous dis-je, moi, que celui qui, antisémite et opportuniste sans scrupules, passé d'une jeunesse aux idées libérales à une carrière redoutable d'homme d'affaires réactionnaire, brutal mais volontiers soumis aux ordres du gouvernement, utilisa sans vergogne lors de l'affaire Dreyfus (qui faillit rompre son amitié avec Tchekhov) ce que l'on appelle de nos jours les faits alternatifs et la post-vérité...!

Qui s'intéresse à Tchekhov, lit sa correspondance et aime cet homme, l'un des êtres les plus compassionnels de l'histoire des lettres, rencontrera à tous les coins de pages cet affairiste chauviniste et retors (imaginez un vieux PKP barbu et élégant). Il est par-tout, on ne peut pas cheminer avec Tchekhov sans l'avoir dans les pattes, car dès qu'ils se sont connus un soir de décembre 1885, à Saint-Petersbourg, aussi dissemblables qu'ils étaient, ce fut le début d'une amitié réelle, solide, qui survivra aux désaccords politiques. Une amitié scellée sur la reconnaissance par Souvorine du génie littéraire de celui qui jusqu'alors signait ses

textes Antocha Tchekonte (l'engageant à *Temps Nouveau–Novoïe Vremia*, il lui ordonne de signer de son vrai nom) et sur leurs prédilections communes pour la pêche à la ligne, les spectacles, les cimetières et les livres (Souvorine, dans sa jeunesse liseuse, avait une plume prometteuse, il achète un théâtre, il écrit des pièces, il signe sans gêne des poèmes inédits de Pouchkine).

Irène Némirovsky, dans *La vie de Tchekhov*, biographie lacunaire et si juste qu'elle a écrite sans documentation, cachée à Issy-l'Évêque, dans la Nièvre, avant d'être déportée en 1942 dans un camp de la mort, évoque ainsi cet homme: « Une curieuse figure, ce Souvorine, un des hommes les plus détestés de son temps [...] Les jaloux l'avaient surnommé "Que désire Monsieur?" car, en toutes choses, il s'efforçait d'épouser le point de vue du gouvernement, qui l'en remerciait sans cesse par de nouvelles faveurs. » Dans la biographie de Simmons, parue en 1962, ce surnom est ainsi traduit: « Que-Puis-Je-Faire-Pour-Vous? »

Une curieuse amitié qui étonne, subjugué et questionne encore les biographes de l'écrivain dont le Roumain Virgil Tanase qui, dans son remarquable ouvrage paru en 2008 dans Folio Biographies, se demande ce qui peut lier deux hommes si différents: « Une même acuité d'esprit, sans doute, qui leur permet d'aller au fond des choses, là où elles deviennent comiques et misérables, là où les hommes apparaissent tels qu'ils sont, cruels et bêtes, encore que Souvorine s'en serve pour nourrir son cynisme et Tchekhov sa compassion. » Tanase insiste sur la dissimilitude: « Souvorine qui achète les gens, et Tchekhov qui fait don de sa personne à tous ceux qui en ont besoin, se démenant pour les autres au moment où il est lui-même à l'article de la mort. »

ANTON TCHEKHOV

**VIVRE DE MES RÊVES,
LETTRES D'UNE VIE**
TRADUITES ET ANNOTÉES
PAR NADINE DUBOURVIEUX,
COLL. BOUQUINS,
2016, 1057 P.

Tchekhov, au long de cette amitié, n'a jamais fermé les yeux sur les attitudes conservatrices et autoritaristes de Souvorine. À preuve, cette lettre du 4 mars 1899 qu'il lui fait parvenir de Yalta pour demander s'il ne lui expédierait pas un gong chinois aux fins d'un spectacle qu'il monte au profit de l'école Pouchkine, lettre où, sans transition, il évoque les manifestations étudiantes contre lesquelles Souvorine a commis trois « Petites lettres » dans son journal. Tchekhov y va droit dans le reproche (n'oublions pas qu'une police politique ouvre le courrier dans la Russie tsariste): « Vos lettres sur ces désordres n'ont pas satisfait le public – c'est parfaitement normal, parce qu'on ne peut pas juger de ces désordres par voie de presse, alors qu'il est impossible d'aborder l'aspect factuel de cette affaire. L'État vous a interdit d'en parler, il interdit de dire la vérité, c'est de l'arbitraire, et vous, d'un cœur léger, vous parlez à propos de cet arbitraire, des droits et prérogatives de l'État – cela dépasse l'entendement. Vous parlez de droit étatique, mais vous ne vous placez pas du point de vue du droit. Les droits et la justice sont les mêmes pour l'État que pour toute personnalité juridique [...] La notion d'État doit être basée sur des relations bien définies, fondées sur le droit. Dans le cas contraire, il est un épouvantail, un son creux destiné à effrayer l'imagination. »

À sa sœur Macha, il a déjà écrit (en mars 1893): « Ce fils de chienne passe ses journées à engueuler son monde,

il est connu pour ça et il frappe quelqu'un parce que c'est lui qui se fait engueuler. Elle est belle la justice ! C'est odieux.» Mais ils demeurent amis, ils voyagent ensemble, Souvorine admire Tchekhov et lui, la bonté même, s'il confie à sa famille que «tout est fini entre Souvorine et moi» il leur revient (il écrit surtout à Macha et à Alexandre, son frère aîné, jamais à sa mère il ne parlera de cet homme) pour leur dire que «le vieux [Souvorine a 25 ans de plus que lui] m'a envoyé une lettre de repentir: je n'aurai vraisemblablement pas à rompre avec lui définitivement». Cela s'appelle de la pitié.

L'affaire Dreyfus les oppose fortement au milieu des années 1990, profondément, intensément, mais là encore, leur amitié survivra, et en 1903 ils s'écrivent encore, ils se donnent de leurs nouvelles, Tchekhov évoque sa santé *déplorable*, son changement d'adresse, il lui dit regretter de devoir pêcher seul et, question de le titiller, il laisse en post-scriptum: «l'abolition du fouet et de la tonte –voilà une grande réforme» (le 15 juin, un décret impérial venait d'abolir les formes les plus dures de châtiments corporels sur les déportés au bagne).

Anton Pavlovitch est à Nice lorsque, le 13 janvier 1898, paraît dans *L'Aurore* la fameuse lettre de Zola au président de la République française, l'immédiatement célébrissime «J'accuse». De Zola, jusque-là, il n'a pas de grande admiration pour l'écrivain quoiqu'en août 1893, toujours à Souvorine (c'est à lui qu'il aura le plus écrit), il confie avoir trouvé que *Le Docteur Pascal*, vingtième et dernier tome des Rougon-Macquart, est un très bon roman: «Le personnage le plus réussi n'est pas celui du docteur lui-même, qui est fabriqué, mais celui de Clotilde. Je sens sa taille et ses seins.» Souvorine publie les Zola en traduction russe dès leur sortie en France et en Europe.

Dans les pages de *Temps Nouveau*, l'encre des scribes à la solde de Souvorine («les cactus», ironisait Tchekhov)



Un joufflûtiste de talent.
© Cathon

suinte d'antisémitisme depuis que l'officier français Alfred Dreyfus a été accusé, sur ressemblance d'écriture, d'avoir livré des secrets militaires à l'attaché militaire allemand à Paris. Souvorine orchestre une campagne de presse entièrement vouée à défendre l'honneur militaire et visant à discréditer ce vil Dreyfus, applaudissant à ses condamnations. Tchekhov qui, s'il emploie parfois le terme de youpin, n'a pas le cœur antisémite et au contraire le cœur grand, ne s'est jamais mêlé directement de politique –il croit que «les écrivains n'ont à se mêler de politique que dans la mesure où ils doivent se défendre contre», a-t-il écrit à Souvorine – mais il va cette fois y aller, affronter son vieil ami A. S. Souvorine! Dès qu'il a lu la lettre de Zola, il lui écrit sans délaissier son ironie coutumière: «Zola est une âme noble. Moi (qui appartiens au syndicat et ai déjà touché cent francs de la part des juifs), je suis enthousiasmé par son coup d'éclat. La France est un pays merveilleux. Elle a de merveilleux écrivains.»

C'est le 18 février qu'il frappe le grand coup, une longue lettre à Souvorine qui en sera ébranlé: «Vous m'écrivez que vous trouvez l'attitude de Zola regrettable, pourtant tout le monde ici a le sentiment que nous est né un nouveau Zola, un meilleur Zola. Son procès, tel un bain de térébenthine, l'a lavé des taches dont on l'avait sali [...] On ne lui soupçonnait pas cette pureté et cette élévation morale. Observez donc tout le scan-

dale depuis le début. La dégradation de Dreyfus, juste ou non, a produit sur tous (y compris sur vous) une impression pénible, consternante [...] Peu à peu, sur le terreau de l'antisémitisme, terreau dont se dégage une odeur de charnier, la sauce commença à prendre.» Et il ajoute ceci qui dénonce ce que l'on reconnaît aujourd'hui dans les manipulations (faits alternatifs, post-vérité) de la cavalière ère Trump: «Certes, Zola n'est pas Voltaire, nous tous non plus, nous ne sommes pas des Voltaire, mais la vie offre parfois des concours de circonstances où le reproche de n'être pas des Voltaire est particulièrement déplacé [...] J'ai eu connaissance de l'affaire d'après le compte rendu sténographié. C'est tout autre chose que les journaux. Pour moi, Zola est transparent. Surtout, il est sincère, c'est-à-dire qu'il ne bâtit ses jugements que sur ce qu'il voit et non sur des fantômes, comme les autres.»

Rien ne changera dans la couverture et la politique journalistique antisémite de *Temps Nouveau* (quel faux nom!), mais Souvorine voit pour la première fois son amitié avec Tchekhov se fendiller. Celui-ci a écrit à son frère Alexandre, le 22 février 1898: «L'attitude de *Temps Nouveau* dans l'affaire Zola est abominable. J'ai échangé plusieurs lettres avec le Vieux (sur ton modéré, c'est vrai), et maintenant nous nous sommes tus tous les deux. Je ne veux plus lui écrire et je ne veux pas de ses lettres dans lesquelles il justifie l'absence de tact de son journal par le fait qu'il aime les militaires.» Ils ne s'écriront pas durant deux mois...

Avant l'affaire Dreyfus, en juillet 1888, Tchekhov avait brossé dans une lettre à son frère Ivan (dit Vania, le quatrième de la fratrie) un portrait saisissant de ce *self-made-man*: «Souvorine est la sensibilité incarnée. Un homme exceptionnel. En art, il est tel un setter qui chasse la bécasse: il s'excite et s'agit avec une énergie démoniaque, obnubilé par sa passion. C'est un mauvais théoricien. Il n'a jamais fait d'études scientifiques

et ignore beaucoup de choses. Il est autodidacte dans tous les domaines. Ainsi, sa pureté et son intégrité sont purement animales; son indépendance de jugement aussi. Incapable de construire des théories, il a dû développer ce dont la nature lui a fait don avec une grande générosité: son instinct, qui est devenu, chez lui, une forme supérieure d'intelligence. Il est toujours agréable de parler avec lui. Mais quand vous avez compris son mode de fonctionnement, et que vous vous êtes rendu compte qu'il est d'une sincérité difficile à trouver chez la majorité des gens, la discussion avec lui devient un vrai bonheur.»

Il était sacrément veinard d'avoir un tel ami, ce foutu A. S. Souvorine! Un ami, médecin et dramaturge et autant l'un que l'autre, qui savait regarder les hommes dans la distance que gardait un Flaubert, par exemple, sachant qu'il y a des bassesses et des sottises chez l'homme mais les regardant avec une attention qui est une forme d'amour. Il n'y avait aucune dureté de cœur chez l'écrivain de *La steppe*, le dramaturge de *La mouette*, l'homme de santé fragile qui effectua un voyage exténuant pour aller rendre compte de l'enfer qu'était la colonie pénitentiaire de Sakhaline, s'entretenir avec chacun des prisonniers, chacun des colons, et en se gardant bien, dans son texte, de donner des leçons, amenant ses contemporains à voir la réalité, à savoir la vérité... (la pré-vérité?).

J'ai passé l'été 2017 avec le cher Anton Pavlovitch, lisant et relisant ses lettres, les 768 réunies dans la collection Bouquins (dont certaines inédites) qui sont cette fois-ci traduites par Nadine Dubourvieux. Esclave des traducteurs, il m'est impossible de lire Tchekhov dans sa langue, au plus près de son langage, et je suis soumis au joug du *traduttore, traditore*. Ainsi, selon Dubourvieux, Tchekhov écrit le 15 avril 1903 à sa femme, l'actrice Olga Knipper (elle répète, joue et «sort» à Moscou, il écrit, soigne et «s'enferme» à Melikhovo ou Yalta): «mon cœur

sans pareil, ma petite nigaude, tu as tort d'être fâchée contre moi à cause de mon silence» alors que j'ai lu cette lettre dans une traduction de Monica Constandache, publiée en 1991, chez Albin Michel (*Correspondance avec Olga*): «Ma petite âme sans pareille, mon petit grand bêta, c'est en vain que tu te fâches de mon silence»... À la fin de cette missive gentille, Tchekhov écrit (selon Constandache): «Je t'embrasse la frimousse» et (selon Dubourvieux): «Je t'embrasse la margoulette»...

Nigaude ou bêta, cœur ou âme, frimousse ou margoulette, il demeure qu'au-delà des mots employés, c'est la délicatesse, la finesse, la bonté, l'ironie de Tchekhov qui nous sont offertes, qui me sont chères. Rien n'épuise ma fréquentation de Tchekhov. J'ai eu l'impression cet été, en traversant à nouveau sa correspondance (il ne s'agit que de ses lettres dans cette édition de 2016; celles de Souvorine, nous ne les lirons jamais, le vieux roué donna à Macha toutes les lettres de son ami à la condition qu'elle lui remette les siennes, qu'il a détruites), que cet homme parle à voix basse, de façon régulière, jamais pressée, toujours tranquille, lucide, nuancée et drôle, fine; «sa voix profonde de baryton», rappelait son ami Ivan Bounine, en

1952, en écrivant un ouvrage inachevé sur celui qu'il considérait comme «un frère», qu'il avait connu un soir de décembre 1895 au Grand Hôtel de Moscou, «un homme, témoigne-t-il, qui a vieilli très tôt», qu'«on n'a jamais vu pleurer», «séduisant et honnête», «intègre et fort», «à l'imagination étourdissante», «comparable à nul autre, selon l'expression de Tolstoï». Bounine meurt avant de terminer son hommage dans lequel on trouve une confidence de métier quand Tchekhov lui avoue: «Quand un récit est terminé, il faudrait à mon avis supprimer le début et la fin. C'est là que nous mentons le plus, nous autres écrivains...»

Le 18 septembre 1902, depuis Yalta, Tchekhov écrit à sa chère Olga, sa femme éloignée qu'il aime tant: «Aujourd'hui, je suis triste: Zola est mort. C'est tellement inattendu et comme à contretemps. En tant qu'écrivain, je ne l'aimais pas beaucoup, mais en revanche, ces dernières années où retentissait l'affaire Dreyfus, je le plaçais haut en tant qu'être humain.»

On ne sait toujours pas si c'est quelqu'un qui a bloqué la cheminée dans la chambre de Zola où celui-ci, rentrant de voyage avec sa femme, est mort asphyxié cette nuit-là... (L)



Babe Route
© Alain Reno